

mort d'un artiste

Les hommes naissent et ne meurent pas égaux. La disparition d'Hugo Pratt, dessinateur de bandes dessinées et créateur de Corto Maltese, le 20 août dernier, a été le prétexte à une suite d'hommages vaniteux, plus propres à mettre en valeur le témoin que le disparu. Celle de Pierre Schaeffer, compositeur et inventeur de la musique concrète, la veille, aura été plus discrète. L'homme était trop intelligent sans doute pour que l'on puisse se permettre de dévider des banalités dans son dos.

Mais Maurice Rocher, le peintre Maurice Rocher ? Rien. Ou presque rien. Son décès à 77 ans, le 12 juillet, aura suscité peu d'échos. Ce presque-inconnu, comme il aimait à se nommer, malgré les nombreuses rétrospectives qui se sont succédé (la plus récente se tient actuellement, jusqu'au 19 novembre, au musée des Beaux-Arts de Clermond-Ferrand), l'est resté jusqu'au bout. Rocher n'appartient toujours pas à l'histoire de l'art obligée, celle qu'on enseigne au musée, à l'université et dans les dîners mondains.

Dans dix ans, peut-être saurons-nous ce que nous venons de perdre : un grand peintre. Une puissance de feu, de sexe et de Dieu, un crucifié de la société, dont l'originalité n'est comparable qu'au seul Bacon. Le génie français en plus, cette alliance impossible de la truculence de Daumier au tragique de Rouault. Mystique engagé à ses débuts, cofondateur du Centre d'art sacré, auteur de très beaux vitraux en France, Rocher renie Dieu en 1965. Devenu athée enragé, il se jette à corps perdu dans une peinture ivre de sang et de cendre. Au moment où le Grand Palais célèbre cet autre "sauvage" que fut Cézanne, impossible de ne pas les comparer. "Une seule chose me fait proche de Cézanne, écrivait Rocher dans son journal, cette opiniâtreté, ce perfectionnisme qui me font revoir longtemps mes toiles, les gratter, les détruire même, ou les aboutir, dans une sorte d'absolu, proche de Cézanne aussi, ma vie solitaire."

Blessé par la vie, diminué par la vue, Maurice Rocher semblait avoir trouvé une sorte d'apaisement vers la fin. Les lunettes obstruées d'un mauvais Scotch noir, les chaussures rafistolées, portant souvent cravate élimée et veste rapiécée, mais encore capable de rire, ce pessimiste fiévreux peignait ses noirs démons à la façon de fantômes du passé. Des anges des ténèbres devenus épures, enfin débarrassés de leur chair féminine, trop féminine, pour s'absorber dans un au-delà auquel il ne croyait plus, mais que sa peinture entière appelait de toutes ses forces.

EMMANUEL DAYDÉ

Maurice
Rocher,
"La Mort
de Franco",
1977,
130 x 97 cm.

